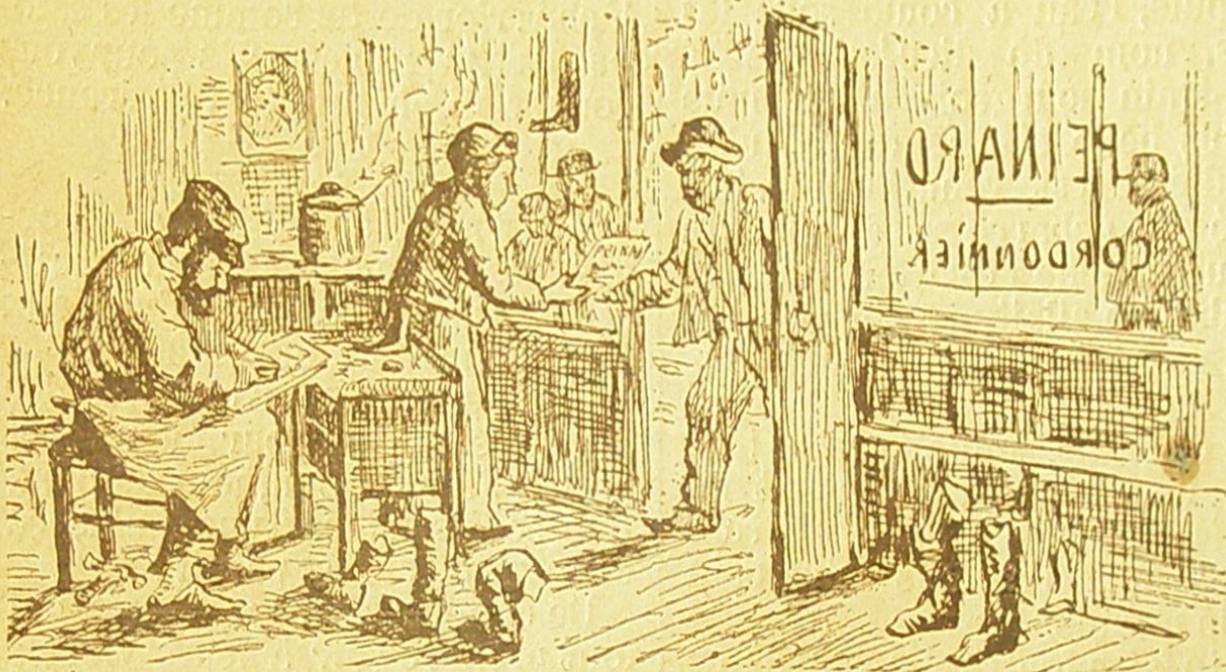


LE

# PÈRE PEINARD



RÉFLECS HEBDOMADAIRES D'UN GNIAFF

ABONNEMENTS  
FRANCE

Un An..... 6 fr.  
Six Mois.... 3 »  
Trois Mois . 1 50

BUREAUX

120, Rue Lafayette. — PARIS

Adresser toutes les correspondances au nom  
de l'ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS  
EXTERIEUR

Un An..... 8 fr.  
Six Mois... 4 »  
Trois Mois.. 2 »

## Soufflés les Lampions FINIE LA FÊTE!

Encore un 14 juillet dans le sciau, nom de dieu! Et il a été calme, bougrement calme.

Hélas, l'entrain s'en va. Aux premières fêtes, y a une dizaine d'années, le populo se payait de la rigolade à gogo : c'était la fête de la République, et, foudre, y

avait encore un brin de confiance en elle.

Le populo se fendait carrément de lampions et de drapeaux, histoire de prouver qu'il en pinçait bougrement pour la République. Ah, nom de dieu, dans les faubourgs, dans les plus petites rues, jusqu'au fond des cours, à

chaque fenêtre, à chaque lucarne, on collait un machin d'étoffe ou une lanterne en papier. Quitte à rogner sur la miché, à foutre de l'eau dans son vin une huitaine, les bons bougres se foutaient en quatre pour la Grande Fête.

Depuis, l'eau a coulé sous les ponts, nom de dieu! Le petit train-train bourgeois a continué de plus belle et rien de ce qu'on attendait n'est venu. On s'était figuré que débarrassés de toute la fripouillerie de l'Ordre Moral, la République allait marcher de l'avant, et gaver le populo de bonheur.

On espérait, mille bombes! Si dure que fût la vie, on faisait risette à l'avenir: « Bast, on ren-gainait, nous bouffons notre pain noir le premier... »

Va te faire foutre! Le pain blanc est encore à venir: le pain noir lui-même, se fait bougrement rare, — un de ces quatre matins, faudra peut être se contenter de briques à la sauce aux cailloux.

Après les fripouilles de l'Ordre Moral, sont venues les crapules opportunistes, après ceux-ci les jean-foutres radicaux, et c'est pas fini! La mauvaise graine pousse toujours.

Les gouvernants sont tous les mêmes, tant qu'ils sont sans place, — qu'ils sont de l'opposition, — ils font un pétard monstre. A les croire, qu'on les foute au pouvoir et ils feront ronfler la machine.

Ah ouat! Dès qu'ils ont dégotté l'assiette au beurre, ils ne veulent plus rien savoir; ils n'ont qu'une idée en tête: barbotter le plus possible, emplir leurs profondes, et dire merde au populo!

Et ainsi en sera-t-il, nom de dieu, aussi longtemps que couillons comme la lune, nous gouvernerons des bouffe-galette.

C'est ce que commence à ruminer le populo. A être roulé de si épastroillante façon, l'espoir l'a lâché: rien de tel comme les saloperies des gouvernants pour vous couper la chique de l'espérance.

\* \*

Aussi maintenant les bons bougres des faubourgs ne se décarcassent plus pour coller des drapeaux et des lampions aux fenêtres.

Pas de danger qu'on fasse des dépenses inutiles pour fêter le 14 juillet: « à quoi bon, nom de dieu, que se disent les types, plus ça change, plus c'est pareil!... »

De ci de là, encore, y en a qui font prendre l'air à leurs vieilles guenilles de drapeaux et de lanternes, — ça empêche les mittes de les boulotter. Ceux-là agissent par routine, ils ont l'habitude de sortir leurs bricoles chaque 14 juillet et ils continuent, mille bombes! Ils continuent, sans penser à mal, car s'ils rumaient seulement dix secondes, ils foutraient drapeaux et lampions en mille morceaux.

Y a dix ans, la fête était toute populaire, c'était les ouvriers qui lui donnaient son côté galbeux — aujourd'hui c'est fini, bien fini! S'il n'y avait pas les illuminations officielles et gouvernementales, ça serait une sacrée purée, nom de dieu.

Maintenant, c'est surtout les commerçants qui se foutent en frais; ils mettent des drapeaux à leur devanture parce qu'ils doivent ménager la clientèle: c'est par

intérêt qu'ils agissent, pour se faire bien venir des types influents du quartier.

Quand aux bals, aux fêtes, qu'il y a aux coins des rues, c'est les bistrots qui les foutent en train: ça fait marcher les affaires; à chahuter on attrape bougrement soif!

Pour ce qui est du populo, il n'est plus acteur, il trouve plus mariale d'être spectateur.

Turellement il s'en paye; il s'amuse, il rigole ferme ce jour-là, et m'est avis qu'il aurait bougrement tort de s'en priver.

Partout ou y a des feux d'artifice, des revues, ou autres fourbis à flafas, y a du populo en quantité.

Même des types, dans l'emballément, dans la soulerie, qui résultent forcément de l'empilement de milliers et de milliers de gas sur un point, ont braillé « Vive ceci! » ou « Vive cela! »

Bédam, c'est pas nouveau. Quant Badinguet était le maître de la France, chaque quinze août c'était kif-kif à ce qui se passe aujourd'hui.

Faut-il conclure que le populo en pinçait pour ce bandit de Badingue? Non, mille bombes!

De même, du tralala qu'il y a eu le 13 et le 14 juillet de cette année, faut pas conclure que le populo en pince pour ce trou du cul de Carnot, pour sa Sainte-Fripouille Constans, et pour tout le régiment de bouffe-galette et de mangeurs de blanc qu'ils ont à leurs trousses!

\* \*

Des fêtes vraies, chouettes et

galbeuses, y a que celles où le populo y met du sien.

C'était un peu ça aux 14 juillet d'il y a dix ans. On voyait tout en rose, on était gobeurs que c'en était renversant.

Nous étions quasiment comme était le populo en 1790, pour cette sacrée fête de la Fédération, dont on nous corne les oreilles tout ce mois-ci.

Y avait un an que la Bastille était foutue en bas, que le populo s'était fait la main en brûlant les octrois et en pillant les maisons des richards.

Une fois en train, il aurait bien voulu continuer le fourbi, mais les pisse-froid y avaient mis bon ordre.

Si bien qu'au bout d'un an, les aristos étaient rassurés et faisaient les malins; le roi et sa garce de femme avaient toujours la puissance; les bourgeois faisaient leur pelote et manigançaient en sous-main pour faire tourner la Révolution tout à leur bénéfice.

« Pour que ça continue sur ce pied-là, y a qu'un moyen, se disent les jean-foutres de l'époque, faire une fête épastroillante... tellement épastroillante que le populo gobe que c'est arrivé... »

Qui fut dit, fut fait, tonnerre de Brest! Pour le premier anniversaire de la prise de la Bastille on emmancha la fête de la fédération. Ah, vrai, ce fut épastroillant.

C'est au Champ-de-Mars que ça se passa; à l'époque, il était plat comme ma main. On l'arrangea en cirque, avec des gradins autour: Un vrai cirque que celui-là, nom de dieu, jamais y en a eu

de plus grand. — il allait de l'Ecole Militaire à la Seine.

Et contruit par le populo, qui plus est ! Les travaux ne marchaient pas, alors d'un coup d'emballlement les bons bougres lâchèrent les ateliers et rapliquèrent au Champ-de-Mars où ils empognèrent pelles ou pioches, — afin que tout fut en place au 14.

Et ça y fut ! De tous les coins de la province rapliquèrent par milliers des gas chouettes, qui gobeurs comme tous, venaient prêter serment à la Constitution.

Pour la première fois, en effet, les bouffe-galette de l'époque, qu'on appelait les *Constituants*, venaient d'accoucher d'une Constitution.

C'était un plat nouveau qu'on servait au populo; c'est dire, que les bons bougres croyaient que la Constitution répondait à tout. Ça valait mieux, pensaient ils, que les pains de quatre livres et les chop-pines de piccolo: pauvres four-neaux !

Ce qu'ils devaient s'en payer une bosse de rigolade, les aristos et les richards de voir le populo si daim !

Et oui, il était bougrement pochété de croire que c'était arrivé !

Heureusement ça ne dura pas longtemps, il ne fut pas deux ans à voir de quoi il retournait : « Ah vraiment, on a voulu me mener en bateau !... Y a rien de fait, nom de dieu ! A preuve que je vais foutre en l'air le roi et lui couper le cou, ainsi qu'à sa cha-

melle de femme et à une trifouillée d'aristos... »

Oui, nom de dieu, le populo ne mit que deux ans à revenir de son emballlement de la *Fédération*: deux ans, pour comprendre que cette fête n'avait été qu'une sale fumisterie.

Aussi le nerf dont il avait fait preuve en 89 lui revenait-il : du coup il s'en prenait aux Tuileries au 10 août 1792, et en faisait décaniller la vermine royale. Six mois plus tard, le 21 janvier 93, Louis XVI était raccourci... Entre temps, les bons bougres tanaient la peau aux aristos et aux prêtres de chouette façon.

Seulement, pas assez finaud, le populo se laissait faire le poil par les bourgeois qui le roulaient comme dans de la farine, nom de dieu !

Ces salops accaparaient tout, foutaient la patte sur les biens des nobles, farfouillaient dans toutes les poches... Tant et si bien, qu'une dizaine d'années après, il n'y paraissait plus, qu'il y eut eu un coup de chien si formidable.

Et aujourd'hui, nous en supportons les conséquences, mille bombes ! Tous les jean-foutres qui nous dominant, sont les petits-fils des types, qui en 93 étaient les bout-en-train, et que le populo colla au gouvernement.

Foutre de foutre, ne serait-il pas temps d'ouvrir à notre tour les quinquets ? Ne serait-il pas temps de voir que toutes les fêtes qu'on nous fout dans les jambes ne sont que des fariboles pour nous faire poirotter ?

Le 14, y a juste cent ans que le populo faisait la fête de la *Fédération*.

Serons-nous aussi bons bougres qu'eux ? Dans deux ans aurons-nous assez de poil pour foutre en l'air l'Elysée, l'Aquarium, la turne à Rothschild, — et s'il le faut pour refaire un 21 janvier et faire passer le goût du pain à Carnot et à la bande des mangeurs du populo ?

Et surtout, nom de dieu, pour nous foutre en travers de tous les ambitieux qui voudraient chauffer toutes chaudes les places vides ?

Si oui, mille bombes, la Sociale sera en bon chemin !

### DÉSEPOIR D'UN GOSSE

Pauvre mère, nom de dieu, que celle qui vient de perdre son gosse, à Marseille, dans des circonstances terribles.

Le petiot, un gentil loupiot de douze ans revenait de l'école : « Je vais jouer ! » qu'il fait « Non, non ! répond la mère, fais tes devoirs, tu joueras après ! »

Et sans plus faire attention au gamin, elle partait en course, le laissant avec sa grande sœur, qui turlèlement lui rengaina les mêmes réponses que la mère.

Allant de droite de gauche dans la piaule, elle ne pensait plus à la bouderie du frère, quand en passant par une chambre elle le vit accroché, pendu à la fenêtre !

Il était trop tard, nom de dieu, il était mort, bien mort !

\*\*

C'est la pauvre mère qui doit pleurer, pleurer, comme une fontaine. Bondieu, si elle savait, c'est

pas de larmes, mais de haine que son cœur s'emplit !

Si son gosse est mort, c'est pas d'un coup de tête, c'est pas le résultat d'une idée biscornue qui lui a passé par la boule.

Non ! L'idée de se détruire est dans les caboches de tous les gosses. Ah ! les mères, ça vous ferait frémir, si vous pouviez lire au fond, tout au fond de leurs petites cervelles.

« Et pourquoi voudraient-ils se tuer ? allez-vous dire. Nos embrassades sont-elles des baisers de vipères ?... »

Non, c'est pas à cause de vous, que cette maudite idée leur brouille la tête. C'est au contraire vous qui les faites vivre, — c'est vous qui les sauvez du suicide.

S'ils ont l'idée de se démolir, c'est que l'existence qu'ils mènent est horrible. Vous figurez-vous ces oiselets, qui sont la joie même, enfermés dans ces prisons noires, qui servent d'école.

N'avez-vous pas vu les petits oiseaux mis en cage se cogner la tête aux barreaux ?

Les gosses font de même, nom de dieu, l'école pour eux est pire que la cage.

Ils voudraient rire, chahuter ferme, y a pas mèche ! Je sais bien qu'on raconte que c'est dans leur intérêt qu'on les abrute à l'école, j'y coupe pas, nom de dieu.

Ce qu'on y apprend ou rien, c'est kif-kif; pourquoi ? Parce qu'on s'y prend d'une si dégoûtante façon que la moindre bricole pue au nez des gosses.

Laissez-les donc rire, les petiots, mille bombes, la vie ne recommence pas, ils n'ont que la jeunesse pour s'en donner joyeusement qu'ils en usent — ils ont assez de temps pour pleurer !

Un temps viendra, les mères, où il

Y aura des écoles, qui n'auront rien de pareil avec les abrutissoirs d'aujourd'hui, — des écoles où on ne violentera jamais les gosses.

Du coup, nom de dieu, leurs idées noires décanilleront, ils ne penseront plus à se faire sauter la caboche, ou à se passer une corde au cou.

Oui! Mais ça ne sera ainsi que lorsqu'on s'occupera d'éduquer les mômes, de manière à former des gas francs d'allure, au lieu d'en faire des bêtes à travail, des lèche-culs de patrons et de gouvernants comme aujourd'hui.

Jusque-là, d'autres mères pleureront comme celle de Marseille, leur gosse suicidé.

### LES AFFICHES DU PÈRE PEINARD

Y en a eu de placardées dans bougrement des patelins : le populo buvait du lait à les lire, nom de dieu, mais les jean-foutres faisaient une gueule longue d'une aune.

Turellement tous les roussins se sont foutus en campagne pour les gratter, car les vérités ne sont pas bonnes à gueuler.

Les affiches étaient très légales, ils n'avaient rien à dire, aussi ils ne rouspétaient pas, et c'est en cachette qu'ils râclaient les murs, — une fois la nuit venue ou quand y avait plus de bons bougres pour leur frotter les côtes.

Car faut bien se dire une chose, si ça leur était arrivé, ils n'auraient eu qu'à encaisser sans rien dire, et foutre leur mouchoir par dessus. Si dans un cas pareil ils avaient la gnolerie de se plaindre à leurs chefs, ceux-ci répondraient: « vous avez eu un tort, c'est de vous laisser paumer; quand on gratte de pareilles affiches, faut être malin, vu qu'ils se sont mis en règle avec notre loi... »

A Reims, y a un sergot brigadier et médaillé, au concours des brutes et des imbéciles, qui s'était foutu en tête d'empoigner un copain qui, dimanche dernier, distribuait des affiches du *Père Peinard au populo* en pleine rue.

Le salop avait de la merde dans les yeux, il n'avait pas vu qu'il y avait deux distributeurs, l'un s'est esbigné, l'autre les mains dans ses poches a accosté le flickard et s'est foutu de lui.

L'animal n'est que médaillé, il se pourrait bien qu'un de ces quatre matins les copains le décoorent, — dam, tout turbin mérite récompense, disent les bourgeois.

Pourquoi donc les zigues de Reims ne récompenseraient-ils pas les roussins ?

\* \*

A propos des affiches faut que je dise quatre mots. Tous les copains ne gobent pas le truc d'y coller des timbres, ils préféreraient en vrais peinaras, les placarder à leur fantaisie, en faisant la nique aux gros légumes.

Nom de dieu, c'est très bath! Mais! — y a un *mais*.

Si on voulait dans la garce de société où il nous faut vivre, bibeloter ses petites affaires en gas libres, se foutant de tout ce qui les entoure, on ne décesserait pas de se chamailler du matin au soir; on devrait rien faire de ce qui est légal, prendre le contre-pied de tout, et faire juste le contraire, — ce serait bougrement hurf, nom de dieu... mais, s'agit de le faire!

Ainsi par exemple, il faut un géant pour publier un canard, — c'est un truc que le Père Peinard devrait ignorer; dès que le numéro sort de l'imprimerie, faut qu'un copain trotte à la Préfectance, faire ce qu'on appelle le *Dépôt*, le Père Peinard

devrait s'en foutre..... et ainsi de suite.....

De ce coup il pleuvrait tant d'avaros sur ma carcasse que je ne saurais plus où me fourrer.

Dam, faut biaiser, nom de dieu! Faut se dire: « dans la société actuelle l'intérêt que je puis avoir à respecter la légalité, l'emporte-t-il sur l'intérêt que j'ai à lui foutre un croc en jambe? »

Toute la question est là, sacré pétard: c'est une question de péage.

Eh bien pour les affiches y a plus intérêt à les faire légales, qu'à les faire illégales.

Tous les roussins se foutraient aux trousses des colleurs, et en admettant que les zigues soient assez marioles pour ne pas se laisser pincer, ils prendraient la liberté de foutre le grappin sur toutes les affiches, collées ou non, qu'ils pourraient dégouter, et en plus, pratiqueraient chez le Père Peinard un barbotage en règle, — et du coup s'arrangeraient pour lui couper la chique.

### LES VICTIMES DU 14

Ces cochons de gouvernants ne savent pas emmancher une fête d'assez chouette façon pour qu'elle ne fasse pas de victimes et que tout le monde s'y amuse.

Je ne parle pas des pauvres bougres, mistouffiers en diable, qui n'ont pas un rotin pour se payer de la croustille, et qui conséquemment font une drôle de fête.

Y en a des quantités de familles, nom de dieu, qui par le temps qui court ne savent de quel côté se retourner; le turbin ne va pas, le credo est mort!

La fête n'est pas drôle pour ceux-là, mille bombes! Le père, la mère ont la mort dans l'âme, les mômes pleurent la faim, tandis que du dehors arrive le potin des pétarades.

Les heureux, les sans-souci, se disent pour ne pas voir ces choses tristes: « Y a des distributions de secours... » Ah, oui, parlons en, quelque chose de chouette! A bien regarder c'est de la farce, ça fait autant qu'une fraise dans la gueule d'un loup.

Allez donc voir que les foulditues de pauvres bougres qui n'ont rien de rien, vont se rassasier et se donner de la gaieté avec les quelques bricoles qu'on leur fout dans les mains.

Et même, nom de dieu, foutrait-on à tous à bouffer pour ce jour-là, à bien voir, ça changerait-il leur sort?

Non, demain faudra recommencer la vie de crevaizon jusqu'à ce que mort s'en suive.

Mais c'est pas de ceux-là que je veux parler, nom de dieu! Ceux-là chacun sait que les gouvernants s'en foutent comme d'une guigne, — qu'on crève ou qu'on vive ils s'en battent l'œil, pourvu que la braise raplique dans leurs profondes.

\* \*

C'est les victimes de la fête que j'ai en vue, nom de dieu. Car y en a des tas et des tas de pauvres bougres qui la maudissent et l'enverraient s'ils pouvaient aux cinq cent diables.

Ceux-là sont les souffre-douleurs des gouvernants, mille bombes! Oui, les souffre-douleurs, — y a pas à tortiller, ces cochons-là

ne peuvent rien entreprendre sans martyriser des pauvres bougres.

Les plus à plaindre c'est les troubades. Ah, ils en voient de toutes les couleurs en temps de fête!

Les sacrées revues qu'il leur faut passer sont terribles, nom de dieu. Je vous demande un peu, à quoi ça rime, de les faire poirotter sous le grand soleil des heures et des heures durant?

Ça ne rime à rien, mais ça amuse les grosses légumes: les badauds braillent bien fort; les patrouillotes nagent dans un baquet de joie.

Ce qu'il y a de rossard, c'est que les chefs, au lieu de chercher à rendre cette sacrée corvée, moins pénible aux pauvres pioupious, font au contraire tout leur possible pour y ajouter des rallonges d'emmerdements.

Nom de dieu, puisque c'est une simple ballade, une fumisterie, pourquoi ne pas enlever aux troubades toutes les bricoles inutiles?

Y a rien de fait; on les envoie à la revue chargés comme des bourriquos; ils ont tout un arsenal de cartouches et de casseroles sur le casquin, — c'est à croire qu'ils vont faire le tour de monde.

Aussi, nom d'un foutre, ce qu'ils tirent la langue les pauvres gas! Et si tout ce bornait à ça.... Mais non, hélas; combien en claquent, de ces putaines de revues? On ne nous dit pas le chiffre, mais bon dieu, c'est par douzaines et par douzaines qu'ils tombent, assommés par le soleil.

Dé ça, les galonnés, les grosses

légumes s'en foutent. Qu'il en creve tant qu'il voudra des soldats, ils ne sont pas en peine de les remplacer, — la chair à canon est à bas prix, nom de dieu! Y a qu'à se baisser pour en prendre.

### FILLE-MÈRE

« Quoi devenir, bondieu? » C'est ce que la pauvre fille se disait affalée au pied d'un arbre, brisée, esquinlée!

Et ce ventre! Si gros, si lourd à porter... Ah, si elle avait su comme elle l'aurait envoyé dinguer le fils du fermier, quand un soir de fenaison, la tête prise par la soulée du foin, elle s'était laissée bousculer, bourrer, derrière un buisson.

Un gas pas fier tout de même que le fils du fermier; y avait longtemps qu'il lui comptait fleurette... lui promettait un tas de choses, — même le mariage...

Et maintenant elle était là, abimée au coin d'une route, foutue à la porte de la ferme, n'osant rapliquer chez elle, crainte d'une brûlée infernale.

Dans sa pauvre caboche, repassait sa triste vie, son existence de galérienne; pour aboutir à quoi? A la honte! Car y avait pas à dire, elle se sentait perdue... jamais elle n'aurait l'aplomb de rentrer au village.

C'est pas qu'elle fut jolie, non! A la campagne on n'a guère le temps de se pomponner, de se faire jolie; les fantreluches, c'est bon pour la ville.

D'ailleurs le turbin de ferme n'est pas fait pour rendre une gonzesse aussi drolichonne qu'une actrice: faut du temps à soi pour se



FILLE-MÈRE

pommader, et dam, y a d'autre besogne à abattre.

La vaisselle, les vaches à traire, les platées pour les cochons, et cent mille autres fourbis... et dès qu'on a fini, oup! aux champs ou aux prés, pour donner un coup de main aux hommes.

C'est là qu'elle avait fauté. Quoi que pas très galbeuse les gas l'empognaient à pleines mains, la bouloottaient d'embrassades, lui pinçaient jusqu'au sang les fesses et les cuisses.

Si elle eut été seule sur la terre, elle se serait laissée faire sans plus de magnés. Dam, on bûche tant, qu'on peut bien se payer un peu de plaisir. — c'est pas volé, nom de dieu.

Oui, elle aurait voulu savoir...

La peur la retenait; la peur de ce ventre qu'elle avait maintenant; — plus encore, la peur d'une volée de bois vert que lui administrerait son père: et aussi la peur du scandale...

Il avait fallu que ce soit le fils du maître qui la flanque sur le dos, pour faire déguerpir toutes ses bonnes résolutions, — sans quoi, bernique!

Ah, bondieu, elle s'en repentait maintenant! L'avait-on blaguée à la ferme!... Et l'œil du maître qui depuis un mois la reluquait de travers, pour arriver au coup de boutade qu'il lui avait foutu en plein visage; — sûr, elle aurait préféré dix coups de pied dans le cul: « Dis donc, salope, on dirait que ton ventre enfle comme une barrique... Quel est le cochon!... »

Et devant le crachot qu'elle sentait prêt à tomber sur elle de la gueule du maître, la tête abimée dans les épaules, quand pétrifiée elle avait pour se justifier, lâché le mot... Le mot qui la foutait au ruisseau:

« C'est Paulin... »

Ah, qu'elle aurait voulu le reprendre ce mot, avaler sa langue avec! quand le déluge d'injures du maître avait dégringolé sur elle:

« Bougre de garce, sacrée menteuse! T'as donc toutes les hontes... La voyez-vous? Accuser mon fils... Paulin... Incapable de ça, mon gas... Fous le camp, salope; fais ton baluchon et déguerpis illico, ton compte sera fait dans cinq minutes... »

Y avait pas à barguigner, elle pourrait pleurer toutes les larmes de son corps, rien ne changerait la décision du maître. Jamais, non jamais, il ne reviendrait sur ce qu'il avait dit.

Les yeux rouges elle était montée au grenier, avait dans un mouchoir entortillé ses frusques et était partie... Pour où?

Elle ne savait pas! Sûr elle n'irait pas chez le père, s'y faire assommer.

Quoi, alors? Aller à la ville... Mais qu'y foutre? Elle aurait beau frapper à toutes les portes, jamais, non jamais, on ne voudrait l'employer...

Et sanglotant, sanglotant, elle continuait à ruminer... Jusqu'au moment où l'esquintement plus fort que la douleur lui avait fermé les yeux... Car y avait des kilomètres qu'elle marchait, — et son ventre était dur à traîner.

\*  
\*\*

Quel sera son sort? Ah, malheur, faut pas être grand prophète pour le deviner!

Si elle ne se fout pas toute ronde dans le premier ruisseau qu'elle trouvera, elle arrivera à la ville... et y mènera la vie de dèche de toutes les pauvres filles qu'arrivent de la campluche: le gosse ira aux Enfants trouvés, et elle, deviendra la pensionnaire d'une des sales boîtes aux contre-vents toujours

fermés, ou fera la retape au coin des rues...

A moins que veinarde, dégottant un turbin quelconque, elle continue à la ville l'existence de galérienne qu'elle menait aux champs... pour finir à l'hôpital!

Et la pauvre fille n'est pas seule, y en a des milliers et des milliers qui subissent son sort.

Par ou elle a passé bien d'autres passeront, jusqu'au jour ou foutu à cran par toutes ces horreurs le populo se rebiffera carrément.

### ENCORE ET TOUJOURS EUX!

Ah, nom de dieu, ils n'en ratent pas une à Vienne! Il me faut encore gueuler contre eux cette semaine et pire que jamais.

Ces salops de l'autorité n'ont-ils pas défendu un concert donné au bénéfice des copains!

Ah, foutre, ils ont réussi pour hier, ils ne réussiront pas demain.

C'est les flickards qui doivent en faire un sacré nez. Dam, ils ont du turbin depuis le 1<sup>er</sup> mai; à tous coups il leur faut secouer leurs puces, — ça met leur roserie en mouvement.

Ils viennent encore de passer une nuit dehors, durant que les camaros roupillaient fermés dans leurs plumards.

Des jeunes gas avaient demandé l'autorisation pour faire un concert au bénéf des détenus du premier mai. Car chacun sait que dans notre putain de pays où la liberté déborde, y a pas mèche de faire quatre pas sans autorisation spéciale.

Le sous-préfet leur répondit que les victimes sont, le chef de la rousse (*Le Condé*), Salopiaud 1<sup>er</sup>, maire de Vienne et les singes qui ont trinqué; que pour lors, ils peuvent se taper pour leur concert.

Turellement, roussins, maire et patrons n'ont pas besoin de braise, y a cent mille trucs pour leur fourrer dans les pattes la galette du populo.

Aussi le budgétivore qui ne demande rien pour eux, ne comprend pas que les bons bougres se décarcassent pour dégotter près des frangins du bouloitage pour ceux qui vont passer devant les enjuponnés.

Car ça y est, nom de dieu, c'est pour le 4 août, la grande fumisterie du jugement; et c'est à Grenoble qu'aura lieu la représentation.

Sept copains restent bouclés actuellement, mais seize seront de la danse.

Lesquels? Bien malin qui le dirait: On les tirera sûrement à la courte paille, car y a au moins trente bons fieus qui sont étiquetés *probablement*.

Si les marchands d'Injustice ne se décident pas à les chopper avant, et que les camerluches doivent s'appuyer le voyage jusqu'à Grenoble à leurs frais, faudra de la braise — et foutre, il n'en reste plus guère.

Allons les aminches, vous avez rempli la casquette du Père Peinard, remplissez-lui ses savates, plus que jamais y en a besoin.

### SOUSCRIPTION

Pour les copains arrêtés et pour leurs familles.

Un jeune socialiste, H. G. Z. ....	30
Excédent d'écot de quelques picards.....	1
Le groupe <i>l'Avenir</i> , Hastings, Etats-Unis.....	5
D. Revin.....	1
Un compagnon de Donain qui a poussé une visite au Père Peinard.....	1
Listes précédentes.....	112.85
	121.15

**Angers.** — Y a eu un chouette coup cette semaine chez Joubert, grosse filature occupant jusqu'à crevaisson, dès l'âge de 12 ans, 1,200 ouvriers et ouvrières.

Les règlements sont si infects que les contre-coups ne cherchent même pas à les appliquer. Cependant l'un d'eux, pour se faire bien voir des singes avait pour une bricole de rien, collé deux francs d'amende à deux types, — des pères de famille!

Nom de dieu, turbiner 12 plombs par jour à 4 ou 5 sous chacune, en pleine poussière, et le soir se voir ratiboiser 40 sous, c'est un peu raide. Aussi la moutarde leur a piqué le nez, — ils ont attendu à la porte le chien de garde et te lui ont administré une de ces tripotées — oh! mais fadée alors, si bien que le loustic en restera borgne.

Le torche-cul officiel de la Préfectance, le *Paironille de l'Onest* ne trouve pas mieux en relatant le fait que de couvrir d'insultes les deux justiciers.

Quels sales chameaux! Je voudrais bien savoir si on leur retirait le poi-au-feu de sous le nez, s'ils ne rouspèteraient pas comme nos copains, ces charognes-là?

Mais si les larbins des richards gueulent après les deux gas, il n'en est pas de même du populo, y a unanimité pour applaudir à l'acte de justice qu'ils ont accompli.

**Nantes.** — En 1882, un patron sculpteur prenait et signait l'engagement de donner à tout ouvrier, travaillant en dehors de la ville, un déplacement de quarante sous par jour.

Oui, mais nom de dieu, promettre et tenir c'est deux; surtout pour un patron!

Chaque fois qu'il l'a pu, l'animal a foutu un croc en jambe à sa parole, — c'est de l'honnêteté, mille bombes.

Quoique ça, bien des fois, il a eu affaire à des gas qui n'entendaient pas de cette oreille et qui réclamaient leur dû. C'est alors que le chameau braillait! Ça n'en finissait pas: « Filou, voleur, ... » qu'il gueulait tout en foutant le réclamant à la porte.

Encore un bon et un honnête patron, nom de dieu! C'est une vermine qui se remue à la pelle, foutre.

Enfin tout ça changera, les rivières ne sont pas faites que pour les poissons.

**Argenteuil.** — Non contents de voler les ouvriers, y a des patrons qui se passent la fantaisie de les refroidir; ou qui n'osant le faire eux-mêmes, pistonnent leurs contre-maitres: A preuve, c'est qu'il y a quantité de bagnes où les singes leur foutent des revolvers dans les pattes, leur serinant qu'ils ne doivent pas craindre de s'en servir.

Témoin le fait suivant, qui s'est passé dans un bagne d'Argenteuil; avec cette variante, qu'au lieu du revolver, c'est du couteau qu'a joué le contre-coup.

A propos du turbin, un copain se chamaille avec son chef d'équipe; illico celui-ci va casser du sucre au contre-maitre surnommé le *Pourri*. Ce sale chien galeux donne son sac à l'ouvrier qu'est à la hauteur de six gosses.

A la sortie de 11 heures le copain attend le *Pourri* et veut lui demander des explications sur son renvoi.

« Je vas t'en donner des explications!... » fait le contre-maitre, et il sort son couteau et en lance deux coups au pauvre bougre. Heureusement le camarade n'est pas manchot; il pare les coups et t'envoie à poing fermé un sacré pain sur la gueule du *Pourri*.

Il voulait repiquer au truc, mais

le cochon braillait comme une bourrique, il arrivait du renfort, et comme turellement c'est lui qui aurait eu tous les torts, il s'est carapatté vivement.

Mais bast, si le salop n'a étrenné qu'à moitié, paraît qu'il n'a rien perdu pour attendre, car les ouvriers l'ont bougrement dans le nez.

**Bordeaux.** — Dans un des grands bagnes du boulevard de Bégles, à Bégles, on sait bougrement rogner les centimes. Les singes sont rapias, que c'est un beurre: quand deux chandelles sont allumées, on en souffle vivement une.

Ce que cette boîte sait faire suer les ouvrières et ouvriers qu'elle emploie, c'est rien que de le dire.

Et turellement, plus ces niguedouilles de pauvres bougres s'esquintent, moins ils sont considérés.

Bondieu, les protos sont d'une douceur angélique. Faudra-t-il donc que les patrons leur écrasent quelques triques sur le museau pour qu'ils se rebiffent?

Si c'est ça, les chameaux ont trop d'amour pour nous, puisqu'ils ne nous frottent pas les côtes, et se contentent de nous faire bûcher ferme et crever à la peine.

Mais revenons en au bagne de Bégles: deux commis préposés à la délivrance des objets qui doivent être mis au point au dehors ont été foutus à la porte. Chacun de ces gratte-papier avait cinq francs par jour. Aujourd'hui deux jeunes filles, faisant le même turbin, gagnent tout juste cinquante sous. Economie quotidienne réalisée: une roue de derrière.

— Ah, qui donc sait tout ce qui se passe là-dedans? Dernièrement claquait un ouvrier modèle de cette sacrée baraque. Il burinait si vigoureusement que l'imbécile est

mort de son amour immodéré du turbin.

Les singes avaient mis à profit son ardeur (le dernier au départ, le premier arrivé, le tout pour six balles); ils avaient tablé sur sa rapidité manuelle pour diminuer la façon.

La femme de ce pauvre bougre est dans la dêche jusqu'au cou. C'est pas le directeur de la boîte, pour laquelle son infirme de mari a donné son sang, le meilleur de sa vie, qui la tirera du pétrin!

**Allevard.** — Hé foutre, il en pleut des torgnoles sur les contre-maitres! Pan, nom de dieu, encore un qui écoppe, là-bas dans un petit patelin de l'Isère où y a de sacrées usines de fer.

Jean Guerre, un gas à la redresse avait été foutu à la porte, grâce à la mufferie d'un contre-coup. Vieux déjà, le type, 55 ans, il lui devenait bougrement difficile de trouver de l'embauche.

Un de ces jours derniers la colère l'a empoigné, il sort ayant un revolver dans sa poche et à la veine de rencontrer le salop qui l'avait foutu sur le pavé.

Ah! nom de dieu, il n'a fait ni une ni deux, il lui décharge deux coups de revolver dans la gueule — et se tire croyant l'avoir salement mouché.

Comme il arrive dans ces machines habituellement, les balles sont passées à côté et n'ont fait qu'érafler le mufle.

Jean Guerre rentre chez lui, pose son revolver et va se constituer prisonnier: à mon avis, c'est de la fourneauterie. — lui croit le contraire! sûr, il pense avoir bravement agi et avoir prouvé qu'il avait raison de vouloir casser la gueule à son ancien contre-coup.

Un enjuponné l'a interrogé, il a répondu carrément, franchement,

en gas qui n'a pas le trac : « J'ai qu'un regret, c'est de l'avoir manqué... D'ailleurs tout le monde lui en veut dans le pays... Oh ! il n'a rien perdu pour attendre ; tôt ou tard, un autre ouvrier fera ce que j'ai fait et ne le manquera pas... »

Le plus bath, nom de dieu, c'est qu'il paraît que les bons bougres du patelin font une pétition en faveur de Guerre, — c'est dire qu'ils sont bougrement contents.

### M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS (n° 27)

— Vite ! lui gueula Dugourdeau... on assassine quelqu'un.

— Où ? fit le Russe en pâissant, car il craignait que ce ne fut chez lui, sa femme malade était au pieu depuis deux jours, incapable de se défendre.

Le professeur Atchine bondit, il n'avait entendu qu'un cri bien faible, mais il avait reconnu la voix de sa mère.

Lachant son médicament, il se précipita comme un tigre, traversa la cour et, d'un terrible coup d'épaulé, enfonça la porte d'une petite pièce. Dugourdeau incapable de fuir ou d'avancer, s'était affalé le long de la muraille.

Dans la turne meublée en salon, le proprio, sa femme vrai type de maquerelle, trois ou quatre des mystérieux visiteurs, deux jeunes filles presque nues et Sophie les vêtements déchirés, l'œil hagard. Sur une table, des gâteaux, des biscuits et des verres.

Le professeur comprit illico la vérité. Sa fille, que les proprio s'étaient obligeamment chargés de garder quelques heures par jour pendant la maladie de la mère, avait été attirée dans un piège et livrée aux salops, qui fréquentaient

la boîte. Grippmann, c'était le nom du vieux youtre, ne se contentait pas de son métier de marchand de sommeil, il y joignit celui de procurer clandestinement des jeunes mômes à de vieux types de la haute.

Atchine tomba à bras raccourcis sur toutes ces canailles. Il démolit une mâchoire, cassa des pattes et foutit bas la mère Grippmann d'un coup de pied dans le ventre. Mais les autres clients voyant qu'il était tout seul, reprirent courage pour sauver leur peau et après un chambardement général arrivèrent à se tirer. Il y avait parmi eux un magistrat très influent ; le lendemain matin, Atchine, qui n'avait pu abandonner sa femme malade fut arrêté comme nihiliste pour être livré au gouvernement russe ; sa femme claqua le jour même, la secousse avait été trop forte, et la gosse fut enfermée dans un couvent. De cette façon, le scandale fut étouffé.

Dugourdeau n'avait pas attendu le dénouement. Tremblant d'être impliqué dans cette sale affaire, il avait bouclé sa valise et filé sur la Suisse.

Deux jours après, traversant Prague, et s'y arrêtant quelques heures, il entendit un grand chabonais dans la ville. Des cris, des détonations, des charges de cavalerie lui collèrent un de ces tracs auxquels il était sujet. Il s'informa et apprit que les tailleurs et les bouiffes s'étant mis en grève le gouvernement lâchait sur eux sa police et ses troubades.

Il courut se renfler dans son wagon et ne respira tranquillement qu'une fois arrivé sur le sol helvétique.

Là, il se crut à l'abri de tout emmerdement : la République suisse a la réputation d'être une des plus bathes et d'une hospitalité parfaite.

Il sut bien vite à quoi s'en tenir : dans une ballade de campagne, il oublia de se découvrir devant une procession et faillit avoir la gueule cassée à l'instigation des rati-chons.

A Genève, son enthousiasme fut très refroidi en reluquant sur une place publique un tas de types maigres et affreusement frusqués venus pour se vendre au singe qui les paierait le moins mal.

« Qu'est-ce que cela ? » demanda-t-il à un passant.

— C'est le *marché d'hommes*, lui répondit tranquillement le type.

A son retour à l'hôtel, il trouva une invite à se présenter chez le quart d'œil. Effrayé comme d'habitude, il s'y rendit illico.

Là, il apprit avec épatement que les étrangers, pour être tolérés dans le patelin, étaient obligés de se faire mettre en carte, tout comme les pauvres bougresses qui font la retape, et de casquer un *droit de séjour* entre les pattes des autorités.

Dugourdeau en avait assez : les gouvernements français, italien, autrichien et suisse lui paraissaient également dégueulasses et ce qu'il avait entendu raconter des autres, au cours de ses voyages lui suffisait pour qu'il se fit une opinion.

— Le meilleur ne vaut pas la corde pour le pendre, conclut-il en lui-même. Bernique ! je retourne à Concarneau.

Il y retourna en effet, y retrouva ses anciennes connaissances : M. Homais, qui venait d'être élu député, La Hipette qui, piqué d'émulation préparait sa candidature aux prochaines élections municipales en qualité de conservateur libéral et M. Pigre, plus influent, plus soutenu que jamais par la clique à soutane.

Ce cochon-là avait plaqué Henriette sitôt après avoir eu d'elle ce qu'il voulait : la mère, abandonnée

de tous, prit des amants qui la maltraitèrent, elle fit une fausse couche et échoua dans un bordel où elle creva bientôt de la poitrine : c'est le joli sort que notre société réserve aux filles du populo qui n'ont que de la beauté.

Dugourdeau, repris par son milieu bourgeois qui étouffait toutes ses bonnes intentions, ne fit aucune recherche pour la découvrir.

Parfois, il se reprochait son égoïsme, mais ce n'est pas à cinquante ans quand on a passé sa vie avec des tourtes, qu'on peut devenir un homme de tête et de cœur. Il reprit son ancien train-train, posa pour le philanthrope et un beau soir claqua d'indigestion. Ce fut la plus belle action de sa vie, car, après l'ouverture des scellés, on découvrit un testament olographe qu'il aurait eu la précaution de pondre et par lequel il laissait toute sa galette aux pauvres bougres de son patelin.

Il est vrai que l'Assistance départementale a dû en ratiboiser une bonne partie.

FIN.

**Petite poste.** — C. Alais. — M. Lyon. — B. Revin. — J. Carcassonne. — G. Le Havre. — M. Lyon Vaise. — L. Alger. — R. Marseille. — G. Brest. — B. Arest. — M. Nantes. — M. Guise. — B. Azay. — B. Beauvais. — J. Reims. — S. M. Londres. — L. Arras. — A. Fontenay. — F. Amiens. — Reçu galette, merci.

### COMMUNICATIONS

*Avignon.* — Tous les lecteurs du Père Peinard sont priés d'assister aux réunions du groupe, tous les samedis à 8 heures 1/2 du soir, au Comptoir, rue Joseph Vernet, 10.

*Le Flambeau,* groupe communiste-anarchiste, tous les vendredis à 8 1/2 du soir, 51, rue d'Argout.



Bons bougres, lisez tous les Dimanches

## LE PÈRE PEINARD

Sous ce titre, chaque semaine le gniaiff-journaloux, publie ses réflexions où il ne mâche pas leurs vérités aux jean-foutres de gouvernants et de patrons.

Le numéro contient seize pages de tartines et dessins et coûte deux ronds.

EN VENTE A PARIS chez tous les libraires et dans tous les kiosques. Pour la vente en gros, s'adresser au *Petit Parisien*, 11, rue du Croissant.

### DÉPOSITAIRES DU PÈRE PEINARD

*Nîmes*, aux kiosques du Palais du Grand Temple.  
*Guise*, Mme Moreau.  
*Sedan*, Baiery, 44, rue du Fond-de-Givonne.  
*Revin*, Badré Mauguière.  
*Pamiers*, Marcelin Rouaix.  
*Troyes*, Pannetier, 2, rue du Petit-Credo.  
*Marseille*, Marius Gauchon, kiosque du cours Belzunce.  
*Berre*, Rostaing.  
*Angoulême*, kiosque du champ de foire.  
*Bordeaux*, Mme Maury, 4, place Intérieure-d'Aquitaine.  
Palange, 1, rue Saint-Sernin.  
*Arest*, Balzagette.  
*Grenoble*, Pelay, rue Très-Cloître.  
*Roanne*, Bertranche, rue de Clermont.  
*La Massadière*, Murgue Pierre.  
*Orléans*, V. Guérin, 13, rue Royale.  
*Agen*, Saint-Paul, md de journaux.  
*Toulon*, Marius Magand, rue de la République, 87 bis. — Mme Burle, place Louis Blanc, en face la douane. — Mme Carrère, cours Lafayette et place Hubac. — Au Pont du Loe, place de l'Église et dans tous les kiosques de la ville.  
*Angers*, dans tous les kiosques et tabacs.  
*Armentières*, Malfoy, rue d'Ypres.  
*Lille*, Hayard, rue des Arts.  
*Cambrai*, Meert, aven. de la Gare.  
*Lyon*, Bernard, 96, rue Moncey. — Maumez, 24, rue Saint Cyr, Vaise.  
*Thizy*, Chabas, place du Marché-au-Légumes.  
*Tarare*, Nottin, libraire.  
*Montceau-les-Mines*, Desalle, rue Centrale.

*Blanzay*, Dumilieu.  
*Fresseneville*, Videoq.  
*Flixecourt*, Wasse Duchaussoy.  
*Avignon*, Nouveau Bazar, place du Portail-Matheron.  
*Véron*, Mme Chassiedieu.  
*Alais*, Codou, 18, rue Sabaterie.

### CHANSONS AVEC MUSIQUE

Le Père Peinard au Populo.  
Y a rien de changé.  
La mort d'un brave.  
Les grands principes, je m'assois des sus !  
Faut plus d'gouvernement.  
Le Chant des Peinards.  
L'Internationale.  
Le droit de l'existence.

**DEUX RONDS CHAQUE**, adresser les demandes au PÈRE PEINARD,

L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux. Brochure de 32 pages ..... 0.15

### LIBRAIRIE INTERNATIONALE ACH. LEROY

37, rue Gracieuse, Paris.

Extrait du Catalogue :

L'Erenouvelle, par Louise Michel, 0.50  
La Confession d'un Confesseur, par Gustave Ebthner..... 3.50  
La Liberté de l'Amour, par A. Leroy..... 0.50

L'Imprimeur-Gérant : FAUGOUX.

Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette, Paris.